REVUE TRENTENAIRE

A BÉRANGER,

SATIRES POLITIQUES

PAR UN PAYSAN.

TOULOUSE

L. JOUGLA, ÉDITEUR, RUE SAINT-ROME, 46,

Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

—

1848.

REVUE TRENTENAIRE

A BÉRANGER,

SATIRES POLITIQUES

PAR UN PAYSAN.

TOULOUSE

L. JOUGLA, ÉDITEUR, RUE SAINT-ROME, 46,

Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

1848.

Rep Pf pl B029211

REVUE TRENTENAIRE

A BÉRANGER,

SATIRES POLITIQUES

PAR UN PAYSAN.

(par Garrigou)

TOULOUSE,

L. JOUGLA, ÉDITEUR, RUE SAINT-ROME, 46,

Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

1848.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE TOULOUSE

Toulouse, imprimerie de Pne MONTAUBIN, petite rue St-Rome, 1.

Un paysan prendre la plume et faire la satire des mœurs de l'époque ! En vérité, diront nos penseurs, les circulaires de Ledru et de Carnot ont tourné toutes les têtes. Encore un de ces représentants manqué qui, jaloux de ne pas figurer parmi les neuf cents, veut bon gré, mal gré, épancher sa bile et se produire. Que l'homme des champs nous eût parlé engrais, irrigations ou céréales, passe ; mais poser sa pierre au fondement de l'édifice, ou la jeter à la tête de nos célébrités gouvernementales ! Dérision.

Pardon, ô vous qui avez le monopole de la science. L'histoire de ma Revue satirique est chose fort simple, et n'a rien qui doive vous surprendre, encore moins vous offusquer. — Depuis bientôt trente ans, chaque dimanche, après l'office, notre Curé, homme de cœur et de sens, nous lit la feuille hebdomadaire. Si quelque chose cloche ; si, à son avis, tout n'est pas au mieux, Curé de censurer ; et nous, paysans, de prêter l'oreille, d'applaudir. La nuit, faits et censures nous reviennent à la pensée ; et le lendemain, après ses bœufs

ou ses moutons, chacun de nous rêve d'un gouvernement à sa guise. — Ménétrier dans mon village, le goût de l'harmonie m'a inspiré celui des rimes. Le grand mal, je vous prie, qu'en traçant un sillon, on suive à la piste un hémistiche? et, à rimer, ne vaut-il pas mieux, ce semble, mettre en vers la prose de notre bon Curé, que d'aligner un quatrain contre une voisine, ou d'écrire une satire sur les scandaleuses misères du quartier?

Autre observation. — Pourquoi dédier au chansonnier cette gazette de village? — Qui au temps de nos revers redonna un peu d'espoir au soldat laboureur? Le consola de ses défaites? Nous prophétisa un plus doux avenir et la sainte alliance des peuples? Poëte de cœur et de sens! nous révéla les droits et les devoirs de l'homme? Apôtre de la tolérance! nous fit aimer la fraternité? Béranger, toujours Béranger! — A lui donc nos sympathies. Ferez-vous au paysan le procès pour lui avoir consacré son œuvre?

I.

PROLOGUE.

Le Français eut toujours du goût pour la chanson.
Sur nous gens peu lettrés, bien souvent la raison,
Dont se fait l'avocat un écrivain sévère,
Ou qu'un grave orateur, d'un ton parlementaire,
Sérieux jusqu'au bout, délaie en ses discours,
Sur nos esprits blasés glisse et nous trouve sourds.
Mais qu'un gai chansonnier, ennemi de l'emphase,
Dût quelquefois le tour trivial de sa phrase
Et son libre couplet scandaliser les gens,
Dans de tout petits vers, parle à notre bon sens,
Sa raison nous séduit et le sel de sa muse,
Tout en nous instruisant, nous charme, nous am

Autrefois, Béranger, quand nos soldats trahis,
Vainement enivrés de l'amour du pays,
Eurent brûlé pour nous leur dernière cartouche,
Et que des renégats, le mensonge à la bouche,
Eurent courbé nos fronts sous un sceptre odieux,
Toi, tu nous consolais, tu dessillais nos yeux.
Tes hymnes, comme un feu, sur le lointain rivage
Des nochers sans espoir relevaient le courage.
Tantôt tes chants plaintifs résumaient nos douleurs :
Tes regrets, au hameau, faisaient couler des pleurs.
C'était le saint prophète, aux remparts de Ninive !
Tantôt s'abandonnant à sa gaîté naïve,
Ta muse, au franc parler, sur les Guizot du jour,
Sur les Hébert d'alors, sur les grands, sur la cour,
Frappait à l'improviste et d'estoc et de taille.
Les intrigants sifflés ployaient sous ta mitraille :
Le peuple applaudissait. — Mais depuis trop longtemps,
La France n'entend plus tes magiques accents ;
Et malgré nos ennuis, la lyre du Poëte,
Comme en des jours de deuil, depuis reste muette.

Ah ! que sont devenus les temps, où chaque fois
Que le droit du plus fort, dans un congrès de rois,
Pressait la liberté jusqu'au bord de la tombe,
Ton trait fendait la nue ; et plus prompt que la bombe,
Allait frapper, sans crainte, aux yeux de l'univers,
Ces rois, qui maudissaient et la France et tes vers.

Ils ne sont plus les jours d'éternelle mémoire,
Où ton cœur s'inspirait d'un chant pour chaque gloire :
Où, dans tes saints transports, le luth républicain
Saluait l'homme libre, au sol américain,
Pleurait sur les enfants de l'illustre Pologne,
Sur l'Ibère expirant aux champs de la Corogne.
Étrangers, dont tu pus honorer les hauts faits,
Citer l'exemple au monde, en demeurant français !

Il me souvient encor du mouvement d'ivresse
Que provoqua ta muse, en célébrant la Grèce.
L'Hellène malheureux luttait avec fierté,
Sur la terre des arts et de la liberté.
L'ignoble Turc voulait l'abrutir dans les chaînes :
Son bras et sa fureur dirigés contre Athènes
Portaient le feu, la mort jusques au Parthénon ;
Quand ton vers de l'Europe amorça le canon.
Comme un autre Tyrtée éveillant le courage,
Tu poussas nos vaisseaux vers l'homérique plage ;
Et la Grèce, à son tour, admira nos soldats
Morts aux champs illustrés par Epaminondas.

C'est que dans l'avenir ton clairvoyant génie
D'un monde tout nouveau pressentait l'harmonie,
Interprètait de Dieu les éternels desseins.
Prophète ! alors tu fis entrevoir aux humains
L'égalité régnant dans les deux hémisphères,

Tous les peuples unis, comme un peuple de frères ;
Les trônes renversés, et, sur leurs vieux étais,
La liberté plantant l'étendard de la paix !
Béranger, tout cela ne serait-il qu'un rêve,
Une vaine utopie ! et le flot sur la grève,
Où ton doigt formula le prochain avenir,
En a-t-il effacé jusques au souvenir ?
Dis-nous, Poëte, à nous qui savions te comprendre,
Pourquoi ta harpe d'or ne se fait plus entendre ?
Dans tes veines le sang s'est-il déjà glacé !
Pourquoi ?... mais revenons d'abord sur ton passé.

II.

DROIT DIVIN.

Dès ton début, jaloux de l'honneur de la France,
Tu voulus du contact de la sainte alliance,
Du limon, que laissa le torrent étranger,
Purifier d'abord le sol, et nous venger.
Ton cœur noble, à l'aspect de ces hordes d'esclaves
Déchaînés contre nous, farouches scandinaves,
Dignes enfants des Huns conduits par Attila!
Débordant d'amertume à nous se révéla.
Le roi né des complots de la diplomatie,
Que, pour nous opprimer, choisissait la Russie,
N'était qu'un chef d'emprunt, à nos yeux, comme aux tiens.
Tu chansonnas l'intrus, tu chansonnas les siens,

Les flatteurs dévoués au trésor du fétiche,
Les châtelains usés que nous rendit l'Autriche,
Les nombreux intrigants racolés en chemin,
Qui prétendaient servir d'escorte au droit divin.
Il ne fut, dans Paris, honte ni ridicule,
Que n'atteignit bientôt le coup de ta férule;
Et chacun, à son tour, qu'il fût maître ou valet,
Fut marqué du fer chaud de ton mordant couplet.

Ici c'était la robe et les chefs du prétoire,
Que tu stygmatisais dans ton réquisitoire.
La justice, en leurs mains, avait eu de faux poids:
Contre Labedoyère et Ney, un jour leur voix,
Sacrilége moteur! souleva la tempête.
De ces nobles vaincus ils obtinrent la tête;
Mais le doigt du poëte attacha sur le front
De ces bourreaux en toge un éternel affront.
Là, te laissant aller à ta verve caustique,
Tu chantais un des preux de l'ordre dynastique
Arrivé de Coblentz tout chargé d'oripeaux:
Nous le suivions de l'œil relevant ses créneaux,
Ressuscitant les us des pompes féodales,
Alors que le baron violait ses vassales,
Battait ses gens, trônait dans son petit castel.
J'aimais, je te l'avoue, à voir, sous ton scalpel,
Se tordre et se grimer ce type d'un autre âge,
Qui des vieux émigrés nous réflétait l'image.

Nous nous sentions renaître, au feu de tes chansons ;
Et lorsque dans l'hyver, la rigueur des glaçons
Rassemblait la famille au sein de la chaumière,
J'ai vu les pauvres gens oublier leur misère,
L'égoïsme des grands, l'impôt et leurs chagrins,
Pour entonner en chœur tes chaleureux refrains.
Grâce à toi, pas un bourg, au fond de nos provinces
Où l'on ne s'égayât de tout, même des princes,
Types en qui chacun pouvait, à tes lazzis,
Reconnaître le sang de feu roi Charles six !
Si quelque courtisan redoublait de bassesse,
Si la fraude, l'astuce ou l'indélicatesse
Se montraient au grand jour, soudain ton fouet vengeur
Au front du Sycophante imprimait la pudeur.
Ton livre signalait une cour décrépite,
Des libertins usés, au discours hypocrite,
Des masques blasonnés, qu'à chaque avénement,
On trouvait là, rongeant la France en l'endormant.

Jaloux de rallumer les feux du saint office,
Tantôt les escobards, en butte à ta malice,
Virent par tes chansons leurs projets éventés.
Tantôt faisant la guerre aux mandrins patentés,
Dont le labeur du peuple avait rempli la caisse,
Tu dévoilais les jeux de la hausse, ou la baisse,
Les marchés scandaleux et les honteux trafics
Où sans profit pour nous passaient nos fonds publics.
Des maux cuisants du peuple en recherchant le germe

Tes couplets enlevaient jusques à l'épiderme ;
Et nous, les répétant, les yeux vers l'avenir,
Nous nous disions : un temps meilleur pourra venir
Où de tous ces abus lasse d'être victime,
La France n'écoutant qu'un courroux légitime
Annulera d'un trait, broyés sous son marteau,
Les ignobles congrès de Vienne ou de Troppau.
Déjouera les projets d'une cour corruptrice,
Ensemble confondra la ruse, l'artifice
De ces nains empourprés dont le génie adroit
Consiste à toujours plaire au pouvoir, quel qu'il soit.
La France, en bonne mère, écartera le lange
Qui retient ses enfants dans la gêne et la fange :
Elle émancipera ceux que de vains traités
De leurs droits les plus chers avaient deshérités ;
Et ses fils rappelés à leur dignité d'homme
Feront, un jour peut-être, oublier Sparte et Rome

III.

DERNIERS ABUS ET CHUTE D'UNE ROYAUTÉ.

Ainsi dévisions-nous, ensemble : ton bon sens
Tout en les éclairant, charmait les bonnes gens.
Mais tandis qu'au village, on s'arrachait tes œuvres,
Des ennemis, dans l'ombre, ourdissaient leurs manœuvres.
Tous ceux qu'avait atteint l'inévitable trait,
Tous ceux dont tu venais d'esquisser le portrait,
Marquis de vieille date ou barons de l'Empire,
Ministres et Prélats inscrits dans ta satire,
Pour te punir d'avoir, en vers, parlé raison,
Sur ta tête appelaient l'amende et la prison,
Gourmandaient le pouvoir trop lent à te poursuivre,
Anathématisaient et l'auteur et son livre,

Heureux s'ils avaient pu, dans leur sainte fureur,
Envoyer au bûcher et le livre, et l'auteur.

Leur judaïque voix fut par trop entendue,
On ne te força point à boire la cigüe ;
Mais la cour présuma qu'en te donnant des fers,
Leur poids adoucirait l'acreté de tes vers :
Que la France inconstante et quelquefois ingrate
Imiterait l'oubli des Grecs envers Socrate ;
Ou que peut-être enfin le chansonnier martyr
Aurait, sous les verroux, le chant du repentir.
Erreur : chacun de nous, aux barreaux de la géole,
S'empressa de porter sa sympathique obole,
Pour racheter l'amende et les frais du procès.
Tous ceux, chez qui battait encore un cœur français,
Sifflèrent à l'envi l'implacable synode,
Qui condamna ton livre, en torturant le code ;
Et tandis qu'au dehors la voix de nos enfants
Fit vibrer tes refrains à l'oreille des grands,
Au fond de ta prison, ta muse libérale,
Pour le prochain combat, fondit plus d'une balle.

L'instant n'était pas loin, où le pouvoir maudit
Devait, comme le fleuve échappé de son lit,
Dont l'eau rouge et bourbeuse au loin souille la poudre,
Sous le souffle du peuple, en trois jours se dissoudre.
Il est tombé ; depuis, nos modernes Stuars,
Qui prétendaient régner, comme règnent les Czars,

Colportent dans l'exil leur grandeur inquiète.
Ainsi le chansonnier avait été prophète !
Son bon sens lui disait dés longtemps que les rois,
Qui des administrés méconnaissent les droits,
Ceux qu'enhardit le glaive, ou que l'encens ennivre,
Rois que le peuple haït ! ont peu de temps à vivre ;
Car, au sein de l'orgie, une invisible main
De leur règne, en trois mots, prophétisa la fin.

IV.

AGE D'OR DYNASTIQUE

Cependant de son joug la France délivrée,
Espéra le retour de l'âge heureux de Rhée.
Elle crut qu'un pouvoir et des hommes nouveaux
Sauveraient la Patrie, adouciraient ses maux :
Que le pays serait et glorieux, et libre :
Que de sages édits maintiendraient l'équilibre
Entre l'ordre public et le droit naturel
Établi, pour chacun, dans le code éternel.

Eh bien ! cet âge d'or, l'avons-nous ? Ton silence
Doit-il nous faire croire au bonheur de la France ?
Ou ton cœur refroidi, par plus d'un souvenir,
Désespérerait-il déjà de l'avenir !
Du jour où, l'œil en feu, l'émeute de la rue
Chasse vers l'Océan la royauté déchue,
Où nos vœux et les tiens se trouvent accomplis,

Ta lyre ne rend plus que des sons affaiblis :
A peine si parfois une main infidèle
Publie à ton insu quelque chanson nouvelle :
Et l'on dirait enfin qu'un ténébreux décret
A baillonné ta verve et la tient au secret.

Sans doute, tu n'as plus de ton trait sardonique,
A marquer les écarts du pouvoir despotique ;
Car le fameux programme, émané du balcon,
Tuant le despotisme a tué la chanson :
Car, grâce au ciel, témoin des serments de la grève,
Les promesses d'alors ne furent point un rêve :
Si l'on en croit surtout ceux qui, depuis juillet,
Prennent part aux douceurs du somptueux banquet :
Heureux, que le budget nourrit et désaltère,
Et pour qui tout est bien, au mieux sur notre sphère !
Mais parce que ta muse, à l'affût des travers,
Ne trouve plus de vice à fronder dans ses vers,
Que les abus ont fait défaut à la satire,
Faut-il donc, pour cela, que tu cesses d'écrire ?
Au lieu de ces quatrains aiguisés en stylets,
Au lieu de ces badins et caustiques couplets,
Dont l'absolu régime essuya les morsures,
Dont tu flétris quinze ans cumul et sinécures,
Ministres corrupteurs, députés corrompus,
Pourquoi ne pas chanter les civiques vertus :
Désintéressement, droiture, instincts sublimes
De nos hommes du jour, pieux abdalonymes !

A qui la voix du peuple imposa le pouvoir ?
Que n'as-tu fait poser au jour de ton miroir,
Sans en excepter un, ceux qui, depuis trois lustres,
Chez nous, par leur concours, se sont rendus illustres,
Et sur les pas de Blanc, refait en seize chants,
Pour notre instruction, l'histoire des Seize Ans ?
Tel que l'horticulteur, dont l'œil sur les vitrines,
Consulte à chaque instant le progrès des racines
Et des fleurs que sa main met à l'abri du froid,
Viens dans la serre chaude, et montre-nous du doigt,
O miracle de l'art ! les tous chétifs arbustes,
Dont trois jours de soleil ont fait de pins robustes.
Déroule-nous les plans, qu'autour du tapis vert,
Trône où jadis posait le vertueux Colbert,
D'où, la plume à la main, dirigeant nos cohortes,
Carnot vainquit l'Europe ameutée à nos portes !
Déroule-nous les plans, dis-je, qu'ont, à leur tour,
Formulé nos Carnot et nos Colbert du jour.

Béranger, sous leur règne, ah ! que la France est grande !
Contre le despotisme armant la propagande,
Ils ont ému l'Europe, et leurs brillants succès
Ont fait revivre, au loin, l'honneur du nom français.
Ministres, aux reins forts, au mâle caractère,
Du jour où le volcan, des gouffres du cratère,
Les porta triomphants au sommet de l'Etat,
Des plus grands noms, leurs noms ont fait pâlir l'éclat.
Guizot, Thiers, Molé, vous Hébert, vous tant d'autres,

Du Mahomet moderne intrépides apôtres,
Le peuple, ivre d'amour, apprécia l'honneur
D'avoir en vous, pour chefs, des chevaliers sans peur.
La Patrie, au forum, pour vous fut retrempée,
Vous sutes d'une main forte tenir l'épée;
Et de l'autre arborant le magique étendard,
Vous faire respecter de l'Anglais et du Czar.
Que, vers les bords du Nil, un congrès de despotes,
Au mépris de la France, ose amener ses flottes,
Sans crainte, on vous verra peser, nouveaux Brennus!
Au timon des combats, vos glaives méconnus.
Que le calmouk esclave attaque Cracovie,
Que le Néron du Nord décime Warsovie,
Nos bataillons, par vous guidés jusques aux bords
Où, dans l'horrible hiver, tant de Français sont morts,
Viendront demander compte, aux enfants du Sarmate,
Du sang des Polonais versé par l'autocrate;
Et vengeant une sœur et notre vieux drapeau,
Laveront, dans Moscou, l'affront de Waterloo.

Ce sont là des travaux dignes de l'âge antique;
Conquérants du Maroc, vainqueurs de l'Atlantique,
Montez au Capitole, illustrés, triomphants!
Et toi, sur leurs autels, barde, brûle l'encens.
Au cirque, en leur faveur, descends, romps une lance:
Pour chanter les hauts faits des sauveurs de la France,
Pour immortaliser les nouveaux demi-dieux,
Que ta muse s'élève et plane dans les cieux!

V.

DYNASTIE BIENFAISANTE ET POPULAIRE.

Mais, pour l'humanité, c'est bien peu que la gloire !
Qu'ont produit les exploits des héros, que l'histoire,
Dans la page éternelle, inscrit au premier rang ?
Les lauriers de leur front brillent rouges de sang.
Ceux qu'illustra le fer et les jeux de la guerre,
Fléaux de Dieu ! n'ont fait, en passant sur la terre,
Que fouler de leur pied les malheureux mortels.
En vain à leur mémoire on dresse des autels :
Il est une autre gloire et plus douce et plus belle !

Les hommes de juillet l'ont compris : leur modèle
Sera le bon Sully diminuant l'impôt,

Voulant que quatre fois par mois, la poule au pot
Puisse faire oublier au gouverné la peine
Que sa famille et lui prirent dans la semaine :
Sully, le jour, la nuit, soigneux de son bercail,
Au pâtre offrant gratis le sel pour son bétail :
Sully ! qu'on vit, au sein d'une cour libertine,
Prêcher l'économie et l'ordre : à la famine
Opposer les seuls grains cueillis dans les guérets,
Dont il encouragea la culture et l'engrais :
Sully ! qui protégeant enfin les arts utiles,
Pour secourir le Peuple et l'artisan des villes,
Disait aux grands jaloux de grossir leurs trésors :
« Vous devez à l'Etat l'excédant de votre or :
» Puisque vous avez seuls les honneurs, la fortune,
» Nul n'a plus d'intérêt que vous, dans la commune,
» Au maintien d'un bien-être à votre cœur si doux ;
» Mais pour vous l'assurer le fisc compte sur vous. »

Partant de ce principe et suivant cet exemple
Nos Sully chasseront les baladins du temple :
Leur lois auront raison de tout honteux trafic.
Mus par l'honneur, guidés par l'intérêt public,
Et veillant au chevet du pays qui sommeille,
Ils ne souffriront point que le miel de l'abeille,
Que le labeur de ceux attachés aux sillons,
Comme aux temps des vieux rois, engraisse les frélons.
Laissons les faire : aidés des Dumon, des Laplaigne,
Ils changeront la France en pays de Cocagne.

— L'un présente une loi sur l'impôt progressif.
— L'autre taxant la rente ; et mordant à l'actif
Du financier bercé dans une vie oisive,
par là, rend au commerce un or qui le ravive.
— Autrefois des commis, agents du droit divin,
prélevaient un tribut sur le sel, sur le vin :
Cette charge est détruite ; et, grâce à nos ministres,
Le Peuple n'aura plus, par des clameurs sinistres,
A toujours protester contre l'arrêt cruel
Qui l'empêchait de boire ou le privait de sel.
— En revanche on perçoit, de ceux roulant voiture,
Le droit d'éclabousser en passant la roture.
— Le coureur du dandy, le chien du lord chasseur,
Tarifés, paient le rôle au tronc du percepteur.
— Les jeux de bourse enfin sont soumis aux patentes.
Par là sans grand effort l'Etat double ses rentes ;
Et tandis qu'au palais, on se gorge un peu moins
Au hameau, nous parons à nos premiers besoins.
— Mais on dit : n'est-il pas d'éternelle justice,
Qu'également sur tous l'impôt se répartisse?
Paul à vingt mille francs de rente : on en prend trois.
— J'ai, moi, net, deux cents francs : à ce compte je dois,
Pour ma cote, au trésor, environ trois pistoles.
Et que nous reste-t-il quand sont payés nos rôles ?
Beaux dix-sept mille francs, à Paul, bien trébuchants ;
A moi tout bien compté, cent soixante-dix francs.
Il faut, avec cela, fournir, dans ma chaumière,
Au miens le pain, le feu, la bure et la lumière :

De mes filles encor réaliser la dot :
Solder à mon curé le casuel impôt ;
Et quand le riche, en sel, consomme un sou par tête,
Que moi, berger, j'en paye onze, pour chaque bête.
D'où le fisc nous chargeant tous deux d'un poids égal,
Il résulte que j'ai devant moi l'hôpital ;
Bien heureux si j'y trouve un coin pour ma vieillesse !
Quand mon riche voisin pourra, dans la mollesse,
Grâce à son or, voler de plaisirs en plaisirs
Et de la ville aux champs promener ses loisirs.
Est-ce l'égalité dont on vante la chaîne ?
D'un côté le bonheur et de l'autre la peine.
Ce que Dieu fit hier, dans un sage dessein,
Dieu toujours juste et bon peut le changer demain.
Et si grâce à Guizot, Guizot, Dieu tutélaire !
Le pouvoir adoucit le sort du prolétaire :
Si, par lui soulagé du lourd faix du budget,
Le pauvre prend sa place au social banquet
Lorsqu'il n'en coûte, à vous, qu'un mince sacrifice,
Grands du jour, répondez, où donc est l'injustice ?
Vive Guizot ! Sous lui notre sort va changer.

Toi, ton arç à la main, tu devrais, Béranger,
Pendant que pour le peuple il lutte sur la brèche,
A ses noirs détracteurs décocher quelque flèche :
Dire aux journaux mutins qu'on siffle leurs écrits,
Que nous voulons Guizot et la paix à tout prix :
Que de sa politique en France l'on rafole,

Qu'on le chérit, l'estime ; et que sans hyperbole
Il n'est pas un de nous, qui docile à sa voix,
Imitant D*****, ne se vendît cent fois :
Dût un tel dévouement aller jusqu'au martyre !

Mais j'oublie en causant qu'enclin à la satire
T'engager à marcher sur les pas de Bertin,
A louer le pouvoir, c'est te parler latin.
Eh bien ! puisque ta verve aime tant la critique
Et que, chez nous, oisive une muse caustique
Ne trouve plus à mordre à ce qu'on fait ici,
Quitte pour un instant les bosquets de Passy ;
Et, de concert, cherchons quelque lieu sur la carte,
Où nous puissions gloser sans outrager la Charte,
Et sans craindre un mandat d'Hébert ou de Persil.
Justement notre nef touche au rives du Nil.
Quelques zélés que soient nos Fouquier du prétoire
Il serait par trop fort que leur réquisitoire
De quelques mots en l'air voulant avoir raison
Du Caire, sans pitié, nous ouvrît la prison ;
Ou nous fit déporter sous les feux du tropique
Pour avoir dans nos vers rêvé de République.
Marchons, que tes chansons soient notre passeport,
Dût l'ombre de Bélart nous suivre jusqu'au port !

VI.

DÉCEPTION.

Un vaste et beau royaume, à nos yeux se présente.
Je tiens d'un vieux muphti qu'en dix-huit-cent-trente,
Quand chez nous se livrait le glorieux combat,
Un changement soudain eut lieu dans cet Etat
Dont le bizarre nom à ma mémoire échappe.
Le Peuple un beau matin détrôna son satrape.
Eut-il tort? Je ne sais ; mais est-il, qu'aujourd'hui
Un Peuple doit, toujours, rester maître chez lui.
Qui pourrait mieux que lui savoir ce qui l'arrange!
Bref celui-ci, pour chef, choisit non pas un ange,
Car, quelque haut placés que soient beys ou pachas
La pourpre qui les drape ou l'or de leur crachats

Laissent leur cœur soumis à la commune atteinte
Des vices, dont Adam, nous a légué l'empreinte.

Le nouveau chef choisi dans le sein du sérail
Depuis longtemps, dit-on, visait au gouvernail ;
Et de Machiavel intelligent élève,
Il savait que la ruse est préférable au glaive
Pour exploiter l'Etat que l'on vient d'asservir.
L'art consiste à flatter, d'abord, puis à sévir.
Ainsi fit Sixte-Quint si j'ai bonne mémoire.
Notre élu de ce pape avait connu l'histoire :
Promesses, beaux discours, serments, rien ne manqua :
Tout le monde s'y prit, et nul ne remarqua
Qu'en flattant d'une main ce peuple un peu volage,
De l'autre on l'enchaînait au char du vasselage.

Trois mois plus tard ont vit par un fatal retour
Renaître les abus de la première cour.
Des baladins dotés, sous le dernier despote,
Deys, vizirs, marabouts, faquirs, gens à calotte,
Gens de robe et d'épée, enfin tous les frélons
Reparurent plus fiers au grand jour des salons.
Il fallut pour chacun créer des sinécures ;
Et le satrape alors, fort de ses créatures,
Oubliant qu'un tel lest est un pesant fardeau,
Sans crainte des courants mit en mer son vaisseau.
Imprudent ! vienne un temps de tourmente ou de guerre,
Sous l'éclat de la buse, ou l'éclat du tonnerre,

Cet égoïste essaim, ce bataillon oisif
Restant les bras croisés, fera sombrer l'esquif.
Que dirait-on en France un jour si... j'en frissonne !
La fureur des partis menaçait la couronne ;
Et si l'on ne voyait recourir au mousquet,
Pour la sauver, que ceux gorgés à son baquet ?
Ceux qu'en secret nourrit d'une main libérale,
Avec l'or du pays, la charité royale :
Les mouchards de haut lieu, recrutés au hasard
Dans la sentine impure ou le fond d'un bazar ;
Les auteurs, plats valets, que l'on a rendus riches,
Parce qu'ils ont rampé dans de plats hémistiches :
Les sabreurs parvenus, parés d'un cordon bleu,
Dont le front pommadé n'a jamais vu le feu ;
Enfin tous ces faquins, enfants du ministère,
Heureux recommandés du corps parlementaire,
Que la Cour, pour solder des dévouements secrets,
Nomme de guerre lasse, ou consuls, ou préfets.

O pouvoir dynastique ! est-ce là la cohorte
Qui de la royauté doit défendre la porte ?
A ta place, en ce cas, j'aimerais tout autant
Renoncer au combat ; et, sans perdre un instant,
Chercher un abri sur à Graetz contre la foudre ;
Car tes preux suffoqués par l'odeur de la poudre,
Pendant que, dans la rue, un grand fait s'accomplit,
Ont presque tous un mal, qui les retient au lit ;
Ou craignant au grand air d'avoir le sort des braves,

Pour conserver leur peau, se cachent dans les caves :
Sauf après le danger à venir de rechef,
Humbles, se prosterner aux pieds du nouveau chef.

Mais revenons au Nil : cette terre biblique
Où l'homme s'inféode au pouvoir despotique,
Où depuis *Pharamond* la sainte égalité,
A peine quelques mois, eut le droit de cité.
Tantôt c'est un impôt pour la liste civile :
Tantôt les courtisans présentent leur sébile,
Non, comme un mendiant, à l'humble et douce voix,
Mais tels que le bandit, qui, la nuit, dans un bois,
Le pistolet au poingt, brusquement vous arrête.
Au palais chaque jour est un vrai jour de fête :
Les bals et les festins charment tous les loisirs,
L'ivresse en plaît surtout aux dames des vizirs ;
Mais pour parer leur front, la femme de la rue
Vend jusqu'à ses haillons, végète à moitié nue :
Les fils nombreux du pauvre aux chantiers morfondus
S'usent par le travail, ou meurent du typhus.
Si parfois l'on entend quelque voix énergique,
Si quelque mâle écrit aux martyrs sympathique,
Tels que ceux dont ta muse étrilla les Bélards,
D'un pouvoir indécent vient flétrir les écarts :
Si quelque chansonnier, aux refrains populaires
Fustige la police ou les hauts dignitaires,
Dans cet étrange état mortel aux bonnes gens,
Les portes des cachots s'ouvrent à deux battants :

Et ces cachots, grand Dieu ! que sont-ils ? Une tombe,
Où le corps le plus rude en peu de jours succombe,
Où, comme au Saint-Michel, seul dans son cabanon,
Le torturé finit par perdre la raison.

Quelqu'inconnu que soit cet infernal royaume,
Béranger, toi chez qui bat toujours un cœur d'homme,
Qui, pour chaque infortune, eus des pleurs et des vers,
Laisseras-tu périr, aux yeux de l'univers,
Sous le faix de la honte et sous un joug insigne,
Ce peuple malheureux, sans que ton cœur s'indigne,
Sans que ton luth, puissant et solennel beffroi,
Dans le camp oppresseur, de loin porte l'effroi,
Sans qu'enfin les bourreaux, dans leur ignominie,
Soient marqués du fer chaud de ton bouillant génie !

VII.

REPRÉSENTATION MENSONGÈRE.

Sans doute on nous dira, d'un ton rogue et pédant,
Dans des discours du goût de ceux qu'on fait à Gand,
Discours qu'applaudiraient Vigier, Dupin et Barte :
« Intraitables censeurs, vous avez une Charte,
» Vous vous fâchez à tort ; si tout n'est pas au mieux,
» Si quelqu'abus encor, chez nous, vous saute aux yeux,
» La faute en est à ceux, que le peuple députe.
» Pourquoi le pouvoir seul, à vos fureurs en butte,
» D'une charge commune aurait-il le fardeau ?
» Le pouvoir règle-t-il la marche du vaisseau ?
» Il n'est là qu'en second, et l'on sait que la chambre,
» Au Nil, tout comme ailleurs, fit les lois de septembre,

» Vota les lourds budgets dont vos voix, chaque jour,
» Rejettent l'odieux sur le dos de la Cour.
» C'est la Chambre, en un mot, qui gouverne et qui règne :
» La Chambre qui fait tout. Que le peuple se plaigne,
» Que, la Charte à la main, par un vote légal,
» Il prouve aux gouvernants que ce qu'ils font est mal ;
» Et ceux-ci déchargés du poids du ministère,
» Céderont à la voix de l'urne populaire :
» Dût votre aveuglement appeler au conseil
» Des gens qui n'auraient pas un arpent au soleil ! »
Une Charte, dit-on, insidieux mensonge !
C'est un hochet, un frein, qu'on serre ou qu'on allonge,
Semblant de liberté que, pour nous abuser,
Le pouvoir, faible encor, voulut improviser.
Mais par qui, dites-moi, fut-elle discutée ?
Avaient-ils un mandat ceux qui nous l'ont votée ?
Et contrat avoué ! Le peuple souverain
L'a-t-il légalement revêtu de son seing ?
Une Charte !... Vain mot. C'est une chausse-trape,
Inventée à plaisir, dont se sert le Satrape,
Afin de disposer des emplois et de l'or,
Qui vient, par son canal, remplir votre trésor.
Nos prétendus Drogmans, enfants du monopole,
Sont tous pris dans vos rangs : nourris à votre école,
S'ils rendent une loi, leur vote solennel
Est empreint du cachet d'un vice originel.
C'est le faible qu'au fort toujours on sacrifie ;
Et, sous le masque vain d'une philosophie,

Qui prétend éclairer le peuple à son fanal,
Des bourgeois s'implantant, sur le tuf féodal,
Tuf que leur bras de fer brisait dans un autre âge,
Des nobles d'autrefois recommencent l'ouvrage :
Parquent, le sachant bien, le pays en deux camps,
Ici les exploités, et là, les exploitants.

Le jour où, négligeant les leçons de l'histoire,
Oublieux de ses maux, oublieux de sa gloire,
Un peuple, encor novice, admet dans le sénat
Ceux que le pouvoir paye, avec l'or de l'Etat,
Dans ses représentants il n'a que des fantômes :
Bien plus des ennemis. Pense-t-on que ces hommes
Recevant d'une main le mensuel rouleau,
De l'autre main pourront soulever le marteau,
Pour forcer ce pouvoir qui leur jette une proie,
S'il déraille un instant, à rentrer dans la voie?
Auront-ils bien le cœur, accrochés au budget,
De le réduire, ou bien d'en voter le rejet?

Nos votants, dites-vous, sont le fruit de nos œuvres,
Ne corrompez-vous pas, par vos sourdes manœuvres,
La voix de ceux qu'à l'urne appelle le scrutin?
Vous imposez un nom : c'est le nom d'un crétin,
D'un sordide apostat, d'un lourdaut pacifique,
D'un poltron complaisant, d'un roué famélique ;
Car il vous faut des gens votant à deux genoux,
Acceptant, sans rougir, tout ce qui vient de vous.

Vous imposez ce nom à l'électeur timide,
Notable à deux cents francs, souvent d'honneurs avide,
Qui par une promesse, à vos projets soumis,
Oubliant son mandat, devient votre commis.
L'homme des champs peut-il combattre l'influence
Des pots de vin dont vous chargez votre balance ?
Dispose-t-il de l'or, produit de ses sueurs ?
A-t-il en son pouvoir croix, places et faveurs,
Pour acheter comptant ou solder en promesses
De l'électeur vendu le vote et les faiblesses ?

Ah ! si, plus éclairé, le riche dans l'état,
De l'ordre et du progrès intrépide soldat,
Usait de son crédit et de son patronage
Pour aider les petits, ses frères en bas âge,
Intéressants mineurs issus du même sang,
Ceux-ci respecteraient sa tutelle et son rang.
A leur tour on verrait, protégés par leurs frères,
Ces mineurs devenir les anges tutélaires
De ceux encor placés sur le dernier degré.
Ainsi l'humanité, d'un pas plus assuré,
Grandissant, sur des fleurs marchant, sans être lasse,
Du néant au tombeau, mesurerait l'espace.

VIII.

INTRIGANS DE COUR.

Que font les courtisans, Béranger ? — Le voici :
Quand le vote une fois se trouve à leur merci,
Que l'urne corruptrice a révélé leur force
Avec toute pudeur, de suite ils font divorce.
Favoris du pouvoir, dont ils seront l'appui,
De puissance à puissance ils traitent avec lui.
Le caravansérail est ouvert : là, se trame
Le complot clandestin de ce commerce infâme.
La fortune publique est pour tous un butin :
Chaque faveur d'en haut est l'écho du scrutin.
— Savez-vous à quel prix on achète Léandre ?
Il veut une recette et la croix pour son gendre.

— Cléante a, sur les bras, un fils mauvais sujet :
Le bonhomme se vend ; le fils est sous-préfet.
— Florimond a le sien dont il ne sait que faire :
Ce fils d'une ambassade est nommé secrétaire.
— Pour le neveu de l'un on invente un emploi.
— D'autres ont tout leur grain : on présente une loi,
Qui haussant les tarifs mis sur les céréales,
Des produits étrangers, débarrasse les halles.
Dût pour plaire à ces juifs, le populaire essaim
Abandonner la ruche, ou bien mourir de faim !

Est-ce tout? Je commence à peine ; et si ma plume
Voulait tout révéler, j'écrirais un volume.
Encore quelques traits. — Cunin vend mal son drap :
Cent régiments demain vêtus de pied-en-cap
Du complaisant tisseur sauveront l'industrie.
— Faut-il deux mille bœufs, pour nourrir l'Algérie ?
Un pair traite l'affaire : on signe ; et le traitant,
Sous le nez du pouvoir, gagne huit cent pour cent.
— Le fer regorge, au Nil ; Lord Vulcain se ruine !
Tous ses produits d'un an sont pris par la marine ;
Et d'immondes rebuts oubliés en monceaux
Arrivent dans nos ports, souillent nos arsenaux :
Fonds perdus pour l'état, qui tire de sa caisse
Les florins, tous de poids, qu'empoche sa hautesse.
— S'agit-il d'un emprunt ? ce sont encore les lords
Qui remplissent leur coffre, en offrant leurs trésors.
— J'ai vu le prête-nom d'un grand, avare illustre,

Par le canal du maître, ayant, dans moins d'un lustre,
De son discret patron doublé les revenus,
Gagner lui-même, à l'urne, un million d'écus.
— J'ai vu des gens de rien devenir quelque chose
Pour avoir, sans rougir, osé prendre la cause
De ces Crésus titrés, race aux instincts gloutons
Que la peur de mourir pauvres rendit fripons :
Qui trouvent naturel, honnête et légitime
Le trafic indécent, dont on leur fait un crime,
Et qui ne consultant que leur seul intérêt,
De s'enrichir, dans l'urne, ont trouvé le secret.
— Eh quoi! me dira-t-on ; le grand mal, qu'en bon père,
Will, pour doter ses fils, flatte le ministère ?
— Qu'offrant à ses amis une obligeante main
De la fortune, Azer, leur ouvre le chemin ?
— Qu'épiant le mot d'ordre et prophète à la bourse
Tom gagne un million, ou deux, au pas de course :
Ou que du télégraphe enrayant les signaux
Il décuple, en un jour, sans bruit, ses capitaux ?
— Que vous importe au fond, que l'état se pourvoie
Chez Pierre ou Paul, du fer ou du drap qu'il emploie !

Ainsi vois, Béranger, jusqu'où va l'impudeur :
On ne s'en cache plus, l'intrigue est en honneur !
Que serait-ce, dis-moi, si je traçais l'esquisse,
En nommant les auteurs, des faits, dont la coulisse
Dérobe le scandale, à nos yeux fascinés ?
Il est tel, qu'a la fin, les larrons dominés

Eux-mêmes, par la peur d'avoir à rendre compte,
Des ignobles trafics, dont ils ont pris l'escompte,
Immolant ceux des leurs, qui sont les moins adroits,
Les ont hier soumis à la rigueur des lois :
Sauf demain plus roués, mais non pas moins rapaces,
A trafiquer encor de leurs voix, de leurs places.

Ne crois pas cependant qu'injuste, en mes discours
Je ne distingue plus que fripons dans les cours.
Il est là de grands noms, qu'à bon droit l'on révère ;
Et ma muse sauvage étouffant la colère,
Qu'excitent, dans son cœur, les travers qu'elle voit,
Pourrait sur un théâtre, il est vrai bien étroit !
Faire poser des grands, aux mœurs droites et pures,
Que jamais n'enrichit le jeu des fournitures
Et dont l'or, bien acquis, n'est pas le fruit amer,
Des tripots de la bourse et des chemins de fer :
Mais, des hommes l'encens peut détremper les âmes ;
Ne le brûlons jamais que sur l'autel des dames.

IX.

BOURGEOISIE.

Peut-être, en me voyant frapper les rangs d'en haut,
Les intrigants d'en bas croient-ils que mon fer chaud
Du stygmate vengeur affranchira leur caste :
Que je n'ai, dans mon vers, du fiel que pour le faste ;
Et que le titre obscur des électeurs du Nil
De ma faux montagnarde émoussera le fil !
Que ne font-ils plutôt taire la soif ardente,
Qui, cancer dévorant, les mine, les tourmente,
Les pousse aveuglément, dans un cercle éternel
De sale ambition, d'intérêt personnel !
Sur cent en est-il dix, dont le cœur ne défaille
Lorsque, chaque cinq ans, se livre la bataille,

A laquelle est lié le destin du pays ?
Bourgeois du privilége, êtes-vous sur cent, dix,
Qui de l'amphitrion repoussant les caresses,
Ne cédiez, au pouvoir, vos voix, pour des promesses ?
Les refusiez à ceux, histrions, ou pantins,
Qu'un ordre du chef-lieu désigne à vos scrutins :
Ou ne trempiez enfin dans les noires cabales,
Qui font du jour du vote un jour de Saturnales ?
Vous ne répondez point..... Sans être des Brutus,
On peut ne pas se vendre : et vous êtes vendus!...
Une invisible main acheta votre vote!
Imitant, sans rougir, le juif Iscariote,
Plus traitres que Marmont, Marmont au nom fatal,
Vous avez introduit au palais quinquinnal
Des séides gagés, des valets sans courage,
D'avides renégats... oui c'est là votre ouvrage!
Ils torturent le peuple et chacun de leurs coups
Est un fait solennel, qui parle contre vous.
— Pour combien avez-vous vendu votre patrie ?
— Vous aurait-on promis la toge, ou la pairie ?
— Vous aurait-on bercé, du gracieux espoir
Que vous partageriez les profits du pouvoir ?
Que le chemin de fer, frisant votre commune,
Jusque dans vos bureaux, conduirait la fortune,
Ou que le télégraphe agitant ses longs bras
Ferait tomber, chez vous, des flocons de ducats !
— Il n'en fallait pas tant pour vos âmes sans force :
Laissant l'orange aux grands, vous acceptez l'écorce.

— L'un a promis sa voix ; mais il veut que d'abord
Son fils cadet, conscrit, soit exempté du sort.
— D'un bureau de Tabac l'autre fait la demande.
— Le troisième, chasseur, est frappé d'une amende :
Le préfet intervient ; il raccroche une voix ;
Et le fisc en sera, pour les frais cette fois.
— Voyez, comme Mondor, au grand air, se pavane :
Il a la majesté, le port d'une Sultane.
Tenez-vous à son vote ? exhaussez-le d'un cran :
A sa boutonnière, attachez le ruban.
— Les terres de Butler étaient ensemencées,
Quand sur l'ordre rendu par les ponts-et-chaussées
Le piqueur les traverse ; et sans autre façon,
Fait perdre à ce Butler le tiers de sa moisson.
Procès. Pour rattraper cinquante écus en herbes,
Le plaideur mangera le restant de ses gerbes :
Il vaut bien mieux s'entendre ; et le baiser de paix,
Près de l'urne échangé, termine le procès.
— Des courtiers stimulant l'électorale armée
Promettent la curée à la troupe affamée :
Excitent les désirs, font naître les besoins :
En poste, du canton parcourent les recoins :
Vantent, à tout propos, le sujet, qu'ils patronnent :
Sondent chaque votant : là prêtent : ici donnent,
Toujours, partout rampants. — A celui-ci trembleur,
Ils parlent d'échafauds, le prennent par la peur.
— Celui-là parasite est gagné par la bouche.
L'intérêt de chacun est la pierre de touche,

Qui sert de la phalange à renforcer les rangs.
Que d'électeurs, ce jour nous montre, aux plus offrants !

Ainsi pour rien, pour moins que rien, pour une obole
Ces romains pervertis livrent le Capitole !
Votants et candidats, en se donnant la main
N'ont qu'un but : chacun d'eux veut faire son chemin.

Je citerais cent traits : mais qu'importe le nombre ?
Cette esquisse de mœurs n'est déjà que trop sombre.
Par chaque pore au Nil, sort le virus d'un mal,
Qui tend à gangrener tout le corps social.
Des traitants de la cour, suivant l'ignoble exemple,
Les traitants de la rue ont envahi le temple.
Le vice, par degrés, descend jusqu'à l'égoût :
De la corruption le spectacle est partout ;
Et s'il reste des gens qui détournent la vue,
Dont le cœur généreux se gendarme... on les hue
Corrupteurs, corrompus les traitent de niais,
D'ennemis acharnés du trône et de la paix.

X.

PAYSANS, PROLÉTAIRES.

Mais pourquoi, dira-t-on, aveugle, en ta colère,
Signalant des erreurs que ta muse exagère,
Et l'œil toujours fixé sur les premiers gradins
Laisse-tu les manans, colons ou citadins
Se livrer, aux penchants grossiers de leur âme,
Sans qu'un seul mot de toi les effleure et les blâme?
Je ne m'aveugle point sur les vices d'en bas :
Laboureurs, artisans, prolétaires, soldats
Ont chacun leurs défauts; et mon cœur s'en attriste.
L'homme est partout le même, irritable, égoïste.
Ceux-ci que vous privez de l'école et de pain,
Vivant dans l'ignorance, ou traqués par la faim

Sont peut-être aussi durs, que vous ; et plus rustiques.
Mais ont-ils une part aux affaires publiques ?
Nomment-ils l'électeur ? font-ils le député ?
Exercent-ils en fait leur souveraineté ?
Parias dans l'Etat, véritables ilotes,
Dont vous reglez le sort : quel mal vous font leurs votes ?
Si Teste ou si Dumon parviennent au pouvoir,
Si quelqu'autre impudent, qu'on n'y voudrait point voir,
De tous haï, maudit, surtout, du prolétaire,
En dépit de nos vœux s'engraisse au ministère,
Puis-je m'en plaindre, à ceux, sans le concours desquels,
L'intrigue inaugura son Dieu sur ses autels ?
Les non représentés seront-ils responsables
De l'erreur qui vous fit nommer des incapables,
D'avides nullités, des hommes sans pudeur ?
Est-ce donc, répondez, votre faute, ou la leur ?
Il serait par trop fort que renversant les rôles
On jetât l'odieux de tous les monopoles,
Abus contre lesquels il n'y a qu'une voix,
Sur ceux qui les premiers en supportent le poids :
Ou bien qu'on accusât des méfaits de la chambre
Charte, aumône à Pritchard, budgets, lois de septembre,
Ceux qui, pendant qu'en haut, le vote était en train,
En bas fauchaient leurs prés, suaient après leur grain !

Le Peuple a ses défauts : voulez-vous plus, ses crimes ;
Rien ne rend, à mes yeux, ses fureurs légitimes ;
Mais excuserez-vous, dans Capelle ou Praslin

Les meurtres médités aux salons d'un Kremlin?
Dans la Société, je vois, à chaque couche,
De la base au sommet, des Mandrin, des Cartouche
Scélérats isolés! mais leur crime est moins grand
Que d'enchaîner un Peuple aux gueules du volcan:
D'attiser, par le vote, au fond de la fournaise,
La lave qui, bientôt, changée en flots de braise,
Surgissant du cratère et brûlant ses abords
Des mortels, qu'il surprend, rendra vains les efforts.

Ah! si ne respectant dans mes durs hémistiches,
Ni le salon des grands, ni l'alcove des riches,
Si critique effronté, j'entrais dans leur maison,
De leurs défauts privés pour demander raison;
Et que suant le fiel, ma plume partiale
Du vice aristocrate esquissât le scandale,
Et n'eût pour l'ouvrier, pour le Peuple des champs,
Dans ses alexandrins, que l'éloge ou l'encens,
Vous pourriez m'accuser d'erreur et d'injustice.
Mais tel n'a point été le but de mon esquisse.
Ai-je peint l'égoïsme et les autres travers
Pour l'unique plaisir de mordre, dans mes vers?
— Vous ai-je dit, qu'un tel, ami du ministère
Tout pair qu'il est fut pris, en délit d'adultère:
Que son nom figura sur l'ignoble écriteau?
— Vous ai-je révélé les horreurs de Grandveau?
— Cité Pierre ou Thomas comme faisant l'usure?
Jamais on ne verra s'exercer ma censure,

Que sur ceux dont le vote, aux corrupteurs acquis,
Pour une lâche aubaine, ont vendu leur pays.

Si le cynique Ormeuil n'eût pas eu sa recette,
Adieu sa voix? sa voix entraînait la défaite
Du député ventru, dont le seul contrepoids
Fit pencher la balance, au sénat, dans vingt lois.
Eh bien! quand cet Ormeuil me livre aux fers du maître,
Et qu'il touche comptant le salaire du traître,
Je n'aurai pas le droit, à la chaîne attaché,
De flétrir à mon tour le prix de ce marché!
Je n'aurai pas le droit de dire au traître, en face
Qu'en cédant lâchement à son instinct rapace,
Il a du despotisme assuré le succès :
Que sa faute est un crime et le souille à jamais!

Les défauts des petits effleurent l'épiderme.
Mais le vice des grands porte avec lui, le germe
D'un mal affreux et lent, que le fer du scalpel
Pourra seul empêcher de devenir mortel.

XI.

RÉPUBLIQUE, AVENIR.

Poëte, à l'horizon un point noir se condense :
La trombe fend la nue et planant sur la France
Menace d'entraîner, d'engloutir sous son poids,
Arts, monuments, cités, familles, peuples, rois.
Virons de bord : du Nil abandonnons la plage.
Dût notre esquif en butte aux fureurs de l'orage,
Nous porter expirants sur les bords marseillais,
Que nous puissions du moins revoir le ciel français !

Et notre esquif bondit sur la mer qu'il sillonne.
Avant d'atteindre au port mouillé par l'eau du Rhône,
Des rives du Delta, jusqu'aux pics Transalpins,

Sur les deux continents, des fantômes lointains,
Enfants de Sparte, échos de Carthage et du Tibre,
Nous jettent en passant, ce cri : l'Europe est libre!
Les peuples arrachés, au sommeil du tombeau,
Du dogme égalitaire arborent le drapeau :
Leur bras irrésistible a brisé les entraves
Qui firent d'eux longtemps de vils troupeaux d'esclaves :
Les royautés en proie, à d'éternels remords,
Tombent. Dans chaque Etat enfin les rois sont morts.
Ainsi se réalise un fameux horoscope!
Quel est cet élément, qui ravive l'Europe?
Le géant de la Corse, aux yeux de l'univers,
Revenu de l'exil a-t-il rompu nos fers?
Et foulant à ses pieds les couronnes gothiques
Formé dans l'Occident de jeunes républiques?
Non : le droit du plus fort n'est plus un droit. Le temps
A fondu le Veau d'Or, au creuset du bon sens;
Et la France toujours sentinelle avancée,
Première par le cœur, la gloire et la pensée
Entre les nations brillant, comme un fanal,
De la croisade sainte a donné le signal.
Notre patrie est libre! Ah! ce n'est plus un songe.
Ces téméraires vœux qu'on traitait de mensonge,
Ces problèmes projets, avec crainte accueillis,
Il n'a fallu qu'un jour, pour qu'ils soient accomplis.
La France est libre! eh bien! trop aveugles seïdes
D'un pouvoir qui comptait, sur ses lois homicides,
Sur la corruption, sur l'immoralité,

Eternels ennemis de la fraternité,
Vos yeux sont-ils enfin ouverts à la lumière?
Naguère descendant jusques à la prière,
Nous leur disions : Le Peuple en butte à vos fureurs
Souffre... Ils se riaient, eux, de nos cris, de ses pleurs.
Ne cédant qu'au besoin d'acquérir la richesse,
Sourds à la plainte, aigris, par les voix, qui sans cesse
Voulaient une réforme, accusaient leurs projets,
Ils attendaient l'orage en votant des budgets,
Dont leurs rapaces mains se disputaient l'escompte.
Diplomates sans cœur! du limon de la honte,
Par des traités secrets, ils couvraient notre nom.
Leur règne n'était plus que vols, que trahison.
L'aveuglement chez eux à la hauteur du crime
Ballotait la Patrie, aux abords de l'abîme :
Sur la poudre leur main jouait avec le feu :
Imprudents! quand le sort d'un Peuple était l'enjeu.

Mais grâce au ciel, la mine éclatant dans l'espace
Sans ébranler le sol a déblayé la place.
Arrachés aux palais, qui faisaient leur orgueil,
Les roués fuient : pour eux, l'exil c'est le cercueil.
Malgré tous leurs efforts, malgré leurs cris étranges,
La France émancipée a déchiré ses langes,
Elle marche; et chacun de ses pas en avant
A l'Europe étonnée imprime un mouvement.
Architectes nouveaux, à l'œuvre! votre ouvrage
Doit consacrer l'oubli des fautes d'un autre âge.

Que la Fraternité ne soit plus un mot vain.
Sortis du même flanc, nourris au même sein,
Empressons-nous autour de la mère commune
Vous aînée, par l'étude, aînés par la fortune,
Sur vos frères mineurs rapportez vos regards :
Les enfants du travail ne sont point des bâtards.
Que votre superflu soulage leur misère :
Vous leur devez l'amour, les soins, de frère à frère.
C'est peu que d'appaiser leur faim, il faut encor
De l'éducation leur ouvrir le trésor,
Former leur cœur au joug d'une saine morale,
Leur montrer les dangers de la force brutale,
Formuler leurs devoirs, ensemble avec leurs droits ;
Pour les émanciper leur faire aimer les lois.
Vous n'atteindrez ce but qu'en prêchant par l'exemple.
En vain entendons-nous le prêtre dans le temple,
Nous prêcher la vertu, nous éloigner du mal ;
Dans ses rapports privés, s'il se montre immoral,
Sa voix me trouvera plus froid et plus sceptique
Que si j'entends Bertin prônant la République.
Riches, commencez donc, par réformer vos mœurs,
Les pupilles suivront l'exemple des tuteurs.

A chacun de payer sa dette à la patrie.
Nous laboureurs, et vous, enfants de l'industrie,
Dont l'élan fut sublime, à l'heure des combats,
Songeons que nous n'étions, que pour un jour, soldats.
Quand sous l'effort commun, le despotisme tombe,

Quand le bon sens, du pied, l'a poussé dans la tombe
Pourquoi le fer en main et le soupçon au cœur,
Restons-nous menaçants? Français aurions-nous peur!
Craignons-nous qu'un tyran ne revienne dans l'ombre?
Contre lui nous avons et le droit et le nombre.
Demain il tomberait encore sous nos coups.
Mais nos propres soupçons tourneraient contre nous,
Si, du sein de l'émeute, appelant la vengeance
Nous voulions dans nos bras magnétiser la France,
Substituer la force au social progrès;
Et rois, à notre tour, régner par des excès.
Quand le Peuple triomphe, il serait illusoire
De n'admettre à cueillir les fruits de sa victoire,
Que ceux qui s'épuisant, en efforts journaliers,
Se fatiguent aux champs, s'usent aux ateliers.
Le Peuple c'est l'essaim, c'est la grande famille,
Colon, riche, artisan, pauvre sous sa guenille,
Fort, faible, heureux, celui que mine le chagrin.
A chacun notre part du pouvoir souverain!
Régnons; mais par le vote: ou nos cent mille têtes
S'imposant au pays, le souffle des tempêtes
Brisera le navire; et contre les rochers,
Poussera pêle-mêle équipage et nochers.

Que voulons-nous? pour tous, liberté, paix, justice:
Sans ruiner le corps, que le travail nourrisse
Ceux, dont le cœur, les bras, les efforts mutuels
Rendent la vie plus douce, aux enfants des mortels:

Que les impôts levés pour les charges communes,
Soient sans exception basés sur les fortunes,
Frappant sol, rente, emplois, créances; mais toujours
Nuls pour les pauvres gens, par suite aux grands plus lourds:
Qu'à l'imposé rendant la cote un peu moins dure
La loi brise d'un trait cumul et sinécure:
Que des hauts employés les usuraires parts
Soient, une bonne fois, réduites des trois-quarts:
Que jamais au sénat aucun fonctionnaire
Du peuple souverain ne soit le mandataire:
Qu'en votant, l'électeur sache bien ce qu'il fait:
Qu'il raisonne son vote et nomme qui lui plait,
Sans qu'un rusé patron, agioteur à gages
Lui souffle le mot d'ordre ou fausse ses suffrages:
Que lorsque le blé manque et que le Peuple a faim
Nul ne puisse en secret spéculer sur le pain:
Que le fort tende au faible une main secourable,
Que l'ouvrier infirme ait l'asyle et la table:
Que les enfants du pauvre élevés à nos frais
D'un dur labeur n'aient plus à supporter le faix:
Que l'église et l'école, à leur esprit rustique
Soufflent, pour la vertu, l'ardeur de l'âge antique,
Fassent marcher, de front, la patrie et l'autel:
Qu'au pâtre son troupeau coûte un peu moins de sel:
Qu'on régle ses parcours; et que chaque village
Ait, sans aller trop loin, le bois pour son chauffage.
Enfin qu'il soit écrit sur l'étendard nouveau
Que de la loi chacun accepte le niveau.

Ces droits, charte immuable! en vain le privilége
Né de la royauté, sous sa main sacrilége,
Au mépris du progrès prétend les annuler :
Nous les aurons!... Il n'est plus temps de reculer.
L'éternelle raison triomphe; et Dieu lui-même,
Contre le privilége, a lancé l'anathème.
L'Evangile à la main, de généreux mortels,
Des anciens préjugés renversant les autels,
Arrachèrent l'esclave aux fureurs d'un autre âge,
La voix du Christ lima les fers du vasselage,
Les oisifs de l'époque ameutés contre lui
Alors disaient, bien haut, ce qu'on dit aujourd'hui :
Que l'esclave devait toujours rester esclave.
Mais tel que le volcan, qui couvre de sa lave
Les inégalités du sol d'Herculanum,
Le progrès animé par le vent du Forum
Soumit les fronts trop hauts, depuis les temps d'Auguste
Jusqu'à l'ère moderne, à son lit de Procuste :
Marcha d'abord sans but, à pas mal assurés :
Puis du Dédale humain nivelant les degrés
Et du bas de l'échelle à lui tirant les hommes,
Par des efforts constants, nous fit ce que nous sommes.

XII.

ÉPILOGUE.

Béranger, l'horizon à peine est éclairci,
A peine revenu dans tes bois de Passy,
Tu rechauffes ta muse, au feu de l'espérance,
Qu'un orage nouveau vient assombrir la France.
Au jour de la victoire, a succédé la nuit,
Ou l'adroit privilége a, dans l'ombre et sans bruit,
Stimulé l'avarice et ranimé l'audace
De ceux qui sourdement avaient miné la place.
Pour ressaisir le sceptre échappé de leurs mains
Ces derniers ont suivi de tortueux chemins.
Ils excitent la plèbe, irritent sa misère,
Promènent en secret le brandon de la guerre

Des palais de la ville, au seuil du villageois ;
Sèment la peur : au riche, affirment que les lois
Vont livrer, avant peu, leur fortune au pillage :
Au pauvre qu'il sera, pour longtemps, sans ouvrage :
Que la gêne a gagné tout le corps social ;
Et que le seul moyen de couper court au mal,
De redonner la vie et l'ordre à nos provinces,
Est d'ouvrir une fois encor la porte aux princes.
Qu'eux seuls peuvent changer et régler notre sort.
L'un parle pour Joinville, un autre pour Chambord.
Un troisième affublé du manteau de la gloire,
D'un grand nom, par lui-même, exploite la mémoire ;
Et le peuple indécis, les écoute.... insensé !
Qui toujours oublia les leçons du passé !
Lui qui, la veille, armé des pavés de la rue,
Du fétiche royal renversait la statue,
Aujourd'hui donnerait, aux rois, quelques regrets !
Céderait, toujous dupe, à des ressorts secrets,
Que pour le fasciner a mis en jeu l'intrigue !
Peuple simple, inconstant !... croit-il bien que l'on brigue
L'honneur de gouverner, de s'asseoir au timon
Pour l'unique plaisir de lui rendre raison ?
Que ce flot d'intrigants qui s'agite et bouillonne
Sous le prétexte vain de relever le trône,
Que Genoude ou D**** soldats du droit divin,
Que tant d'autres nourris n'aguère aux pots de vin,
Repus du grand sabreur, de Charles ou Philippe,
En épaulant les rois ne tiennent qu'au principe ?

Ah s'il ne comprend pas, que rois et courtisans
Ont pour unique but de vivre à ses dépens ;
Et vivre c'est, pour eux, briller dans la mollesse !
S'il ne comprend pas, lui, que forts de sa faiblesse,
L'amusant au moyen d'insidieux discours,
Ils ne veulent du trône, ils ne veulent des cours,
Que pour reprendre au pied l'œuvre de leurs ancêtres,
Former deux camps : ici, les cerfs ; et là, les maîtres !
Cachant mon désespoir dans un asile obscur,
Je dirai : pour régner, peuple, tu n'es pas mûr.
Tu prétends être libre ; et quand trois mois de gêne
De cette liberté sont la suite, à la chaîne
Que dans un saint transport ta main brisait hier,
On te voit aujoud'hui, sans honte te lier !
Mais non, non, le Français intelligent et brave,
Chevaliers prétendants, ne sera plus esclave.
Vous aurez beau cacher sous de belles couleurs
Les coupables desseins que nourrissent vos cœurs,
Sous le voile de l'ordre, ourdir, masquer vos trames
Le peuple ouvrant les yeux ne croit plus aux programmes ;
Et si la royauté lui jette un jour le gand
Il le relèvera, fût-il rouge de sang.

Du sang ! toujours du sang ! mon âme s'en effraie.
Ah ! lorsque de mon doigt je sonde chaque plaie
La gravité du mal, que je vois, m'assombrit.
Le doute, poison lent, entre dans chaque esprit.
Je cherche des vertus, je ne vois sur ma route

Que des déchirements et des maux nés du doute.
Des souffrances du pauvre on doute chez les lords :
Ceux-ci croient que la masse en veut à ses trésors ;
Et qu'au premier signal d'immoraux prolétaires
Feront en les pillant l'essai des lois agraires.
De son côté le pauvre acceptant le soupçon,
Dans chaque riche, voit un traitre, un arpagon,
Qui dans ce monde, oisif, par le vol, par l'usure,
vit et brille aux dépens du faible qu'il pressure.
La calomnie agit, mais non point à demi :
Chacun dans son voisin croit voir un ennemi.
Il n'est pas de mensonge, il n'est pas de sottise
Que le public n'écoute et qu'il ne reproduise ;
Et les hommes entre eux, l'un à l'autre opposés,
Sous le contact du doute, en peu de temps usés
S'isolent en silence ; et l'aissent l'équipage
Peut-être aller lui-même au devant du naufrage.

Lorsque jadis en proie à des maux incessants,
Que la guerre ou la peste éclaircissait leurs rangs
Et que leur cœur soumis à des terreurs secrètes
D'un avenir prochain pressentait les tempêtes,
Les mortels se groupant, autour de leurs devins,
Venaient interroger les livres sibyllins.
Il est passé le temps des faux Dieux, des miracles :
La raison a brisé le trépied des oracles ;
Mais dans le tourbillon de ces nombreux esprits
Qui règnent aujourd'hui sur nous par leurs écrits :

Problématique essaim inhabile à construire,
Qui n'a, jusqu'à ce jour, jamais su que détruire,
S'il est un homme, un seul, au discernement sûr,
Dont le cœur dans la lutte est resté droit et pur,
Dès qu'il parle, à sa voix, la foule se réveille :
Au discours du prophète elle prête l'oreille ;
Et chacun de ses mots est un mot, qu'en sursaut,
Ce peuple accepte et prend, pour un avis d'en haut.

Béranger, le Français serait-il donc indigne
De revivre une fois encore au chant du Cygne?
D'entendre ces refrains, électrique conseil,
Qui d'un peuple assoupi dévance le réveil?
Barde, l'humanité, dans sa lente agonie,
Réclame ton secours, espère en ton génie.
Ah sors de la retraite, où, depuis trop longtemps
Se tiennent relégués ta muse et ton bon sens.
Toi, qui cicatrisais autrefois nos blessures,
Qui protecteur du peuple, en voyant les morsures,
Dont sillonna ses flancs l'implacable vautour,
Symbole saisissant des frelons de la cour,
A ses coups opposais un élan sympathique!
Par un chant inspiré, sauve la République.
Confonds ses ennemis ; et que ton trait mortel,
Béranger, soit pour nous, l'arc de Guillaume Tell.

FIN

TABLE.

		Pages.
Quelques mots du Paysan au Lecteur.	. . . . .	3
I.	— Prologue.	5
II.	— Droit divin.	9
III.	— Derniers abus et chute d'une royauté.	13
IV.	— Age d'or dynastique.	17
V.	— Dynastie bienfaisante et populaire.	21
VI.	— Décepton.	27
VII.	— Représentation mensongère.	33
VIII.	— Intrigans de cour.	37
IX.	— Bourgeoisie.	41
X.	— Paysans, prolétaires.	45
XI.	— République, avenir.	49
XII.	— Épilogue.	57

FIN DE LA TABLE.

Toulouse, imprimerie de Pre MONTAUBIN, petite rue St-Rome, 1.